

Pouvez-vous nous parler de l'intrigue, madame?

Danielle Dussault, *Ça n'a jamais été toi*, Québec, L'instant même, 1996, 128 p., 14,95 \$.

Agnès Whitfield, *Où dansent les nénuphars*, Ottawa, le Nordir, 1995, 88 p., 13,00 \$.

Claudine Potvin

Numéro 85, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39064ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (1997). Compte rendu de [Pouvez-vous nous parler de l'intrigue, madame? / Danielle Dussault, *Ça n'a jamais été toi*, Québec, L'instant même, 1996, 128 p., 14,95 \$. / Agnès Whitfield, *Où dansent les nénuphars*, Ottawa, le Nordir, 1995, 88 p., 13,00 \$.] *Lettres québécoises*, (85), 25–26.

Danielle Dussault, *Ça n'a jamais été toi*, Québec, L'instant même, 1996, 128 p., 14,95 \$.
Agnès Whitfield, *Où dansent les nénuphars*, Ottawa, le Nordir, 1995, 88 p., 13,00 \$.

Pouvez-vous nous parler de l'intrigue, madame ?

Quand la lettre se glisse au cœur du récit pour se fabriquer une mémoire.

NOUVELLE
Claudine Potvin

ON RETROUVE DANS LE RECUEIL de Danielle Dussault des personnages proches de ceux que l'auteure nous présentait dans *L'alcool froid*, recueil paru chez le même éditeur en 1994, et la même qualité d'écriture. Des êtres perdus, désœuvrés, déchirés, se débattant entre ce que je nommais alors la parole étouffée et le silence volontaire, l'ambiguïté, la méprise, et la peur. Bien que sur un ton légèrement modifié et ayant recours à une technique narrative différente, l'auteure y explore à nouveau la déroute des relations humaines. *Ça n'a jamais été toi* témoigne d'une cohérence thématique et formelle soutenue du début jusqu'à la fin. Toutes les nouvelles traitent d'une coupure (amant, ami, mère, mari, sœur) que la narratrice tente apparemment de réparer au moyen de lettres imaginaires. Glissant parfois du côté du journal intime (« Indigence ») ou de la confidence (« Peine perdue »), l'écriture de la lettre se donne comme un rituel essentiellement solitaire. Missives jamais terminées (« Ne pleure surtout pas ») ou billets non expédiés (« Et si j'appelais mon amie ? », « Devant ses yeux aveugles »), autant de longues lettres écrites pour personne (« Elle y pensait toujours ») dans la solitude du silence (« Lui pardonnez-vous ? »).

Pourtant, la lettre signale un appel, comme le souligne le personnage de « Lumières sur ma vie » : « J'ai compris alors que cette lettre disait clairement *je vous appelle* » et, plus loin : « Je savais que j'avais tort, qu'une lettre, une seule, pouvait illuminer votre âme » (p. 41). Le désir de rejoindre l'autre et d'abolir les distances s'inscrit entre les lignes et semble dominer le geste d'écrire. Cependant, ces lettres ne sont finalement que pré/textes qui conduisent au seul désir qui tienne, l'écriture, puisqu'elles ne révèlent que l'éloignement ou la perte. Ainsi, Michelle, dans « La conversion », remarque que

[...] cette suspension dans le temps lui permettait de savourer son attente et ses rêves. Elle les retrouvait là où elle les avait laissés, loin derrière. Depuis longtemps, loin derrière, des rêves flottant dans des zones de bonheur oublié et de souvenirs détruits. Elle eut envie soudain d'écrire une lettre. (p. 20)

Une page plus loin, ce désir se transforme en « envie d'écrire » tout court.

En dernier lieu, toutefois, ce désir signale avant tout, paradoxalement, un besoin viscéral de fuite et d'éloignement : départ, refus de l'engagement, peur d'aimer, crainte de l'autre, échappée dans la fiction, fuite dans l'écriture, blocage face à l'histoire initiale. Le dialogue amorcé dans la lettre, appelant faussement une suite, se résorbe dans cette impossibilité de communiquer, de transmettre, dans ce destinataire lointain ou irréel, dans ces messages/signes éparpillés au cœur d'un récit plein de trous que seule l'auteure pose et efface simultanément et que seul le lecteur pourrait, s'il disposait des éléments nécessaires, remplir. Mais l'histoire, presque toujours la même, n'importe guère ; la lettre permet précisément de jouer sur le registre plus ou moins conscient de toute création littéraire. Au fond, les mots font sans cesse basculer le souvenir d'un texte antérieur. Dans ces nouvelles, écrire une lettre ne fait sens que dans le fait qu'elle ne sera ni lue ni dévoilée et qu'elle demeure le lieu du caché, l'objet de l'écrit ne refaisant jamais totalement surface.

La conscience de la lettre

Où dansent les nénuphars, d'Agnès Whitfield, n'est pas à proprement parler une nouvelle, ni même une nouvelle allongée. Écrit sous forme de prose poétique, ce récit fragmenté d'une centaine de pages se présente comme une longue lettre à un destinataire « au dos tourné » (p. 55), presque « irréel » (p. 16), présenté comme le « colonel ». Les nombreuses mentions de ce dernier obligent le lecteur à ne jamais perdre de vue que ce texte est d'abord et avant tout destiné à ce mystérieux personnage, bien que la rédactrice avoue le composer pour « elles (deux amies) [...], autant que pour moi-même, comme pour toi » (p. 18) c'est l'une des rares fois que la rédactrice tutoie cet être distant, hautain, inaccessible.

Je l'ai souligné à propos des nouvelles de Danielle Dussault, dans bien des cas, la lettre ne semble que suggérer un rapprochement illusoire et marquer, au contraire, la distance infranchissable entre deux individus, deux paroles, deux langues, comme l'écrit la narratrice : « Tant d'espace entre nous, colonel, tant de distance entre nos langues. Les mots s'éloignent les uns des autres... » (p. 65) C'est en grande partie la problématique centrale du texte de Whitfield : la lettre adressée à l'autre soulève à travers l'évocation de l'univers de deux femmes Constance professeure de français, et Jessica, étudiante et du lien mal



Danielle
Dussault



défini qui les unit à ce colonel étranger, le rapport à la fois exaltant et étouffant à la langue de l'autre (convoitée, désirée, apprivoisée). Dans un premier temps, cette confrontation surgit de l'espace d'écriture de la narratrice qui ne sait plus écrire « qu'en translation », qui « cherche le sens de tous ces effets de décodage et de transcodage » (p. 24) en l'absence du colonel, submergée sous une vingtaine de dictionnaires de langues, toujours en quête du lexique étranger, enfermée dans les bibliothèques étrangères ou locales. Engagée dans un travail de traduction du journal intime de Jessica, la traductrice confronte sa démarche à celle d'un long déplacement dans le temps et l'histoire : les voyages, le mouvement des eaux, les découvertes, le souvenir.

Écrire au colonel ramène certes les gestes, les pertes, le mouvement de ces deux femmes amies, mais encore plus la conscience d'une histoire, d'un processus linguistique indissociable d'un questionnement politique et culturel :

Soigner sa langue aussi, éviter à tout prix le mot province, ne parler jamais du Canada français, mais du Québec et du Canada, remplacer la séparation par l'indépendance, respecter toujours la consigne implicite d'une extériorité irrémédiable, ne jamais, mais jamais, avancer ce petit mot aux quatre lettres si inoffensives, ce petit pronom si ardemment désiré, et si épouvantablement interdit. (p. 25-26)

La connotation militaire de la désignation du destinataire n'est pas sans rappeler le contexte de la loi, de l'ordre, des règles ou de la grammaire. La langue d'arrivée plus que celle de départ conditionne le travail de traduction ou de « tricherie » (p. 61), d'où en partie cet effet d'épuisement (« Que cette écriture m'épuise, colonel ! » p. 79), ce besoin de sortir de ce livre, de cette lettre, pour « inventer un autre texte, envisager un autre destinataire » (p. 71). En fin de compte, l'altérité se mesure peut-être au même si l'on comprend dans cette identité première la langue de l'autre. « Jessica aurait-elle succombé sous le poids des mots ? » (p. 81). À cette question de l'auteure, doublée de cette interrogation, à savoir de combien de langues a-t-on besoin ? (p. 40), le récit répond que, au fond, cela dépend de la conception du plaisir et de l'échange que l'on a. C'est l'une des fonctions narratives de la lettre, une langue parmi tant d'autres. C'est un très beau livre que nous offre Agnès Whitfield et tout lecteur intéressé à la langue y trouvera son plaisir.



Agnès Whitfield



Éditions du
NOROÛT

Dir. littéraire : C.P. 156, succ. De Lorimier, Montréal, Qc. H2H 2N6
Administration : 1835, Les Hauteurs, Saint-Hippolyte Qc. J0R 1P0
Tél. et télécopie : (514) 563-1644

PRIX ET DISTINCTIONS

Prix Gilles-Corbeil
Jacques Brault

Reçue Membre de l'Ordre du Canada
Anne-Marie Alonzo

Prix de la Vocation (France)
Carle Coppens, Poèmes contre la montre

Prix du Consulat Général de France
Paul Savoie

NOUVEAUTÉS HIVER / PRINTEMPS 97

Jacques Brault, Au bras des ombres

Christophe Condello, Les jours fragiles

Carle Coppens, Poèmes contre la montre

Jean-Paul Daoust, Les saisons de l'Ange

Denise Desautels, « Ma joie », crie-t-elle

Guy Ducharme, Il est l'heure

Christiane Frenette, Les fatigues du dimanche

Patrick Lafontaine, L'ambition du vide

Michel Leclerc, Poèmes de l'infime amour

Jean-Marc Lefebvre, Le chemin des vocables

Pierre Nepveu, Romans-fleuves

Poèmes pour enfants, anthologie. En collaboration avec la Société des Écrivains canadiens du Québec, l'Unesco, l'Unicef, le Consulat de France, la Communauté Française de Belgique.

Autour du temps, anthologie. Textes inédits de 15 poètes. Disque compact et livre : G. Amyot, J. Acquelin, P. Bélanger, C. Bertrand, N. Brossard, P. Chamberland, F. Charron, D. Desautels, H. Dorion, L. Dupré, M. Gagnon, S. Jacob, F. Ouellette, Y. Préfontaine, J. Royer.

AVEZ-VOUS LU ?

Martine Audet, Les murs clairs 12\$

Michel Beaulieu, Fuseaux (Poèmes choisis) 15\$

Paul Bélanger, Fenêtres et ailleurs 15\$

Jacques Brault, Poèmes choisis 15\$

Choix et présentation de Yvon Rivard

Jacques Brault, Au fond du jardin 19.95\$

Mary Di Michele, Pain et chocolat (traduction) 15\$

Guy Gervais, Charms 12\$

Bertrand Laverdure, Fruits 12\$

Luc Lecompte, Inventaire 15\$

Serge Mongrain, L'objet des sens 12\$

Pierre Ouellet, Consolations 15\$

Fernand Ouellette, En forme de trajet (essais) 19.95\$

Gabriel-Pierre Ouellette, Dialogues de l'alphabet et de l'absence 12\$

Joël Pourbaix, On ne naît jamais chez soi 15\$

Saint-Denys Garneau, Mémorial-Cabiers 15\$